



ASSOCIATION  
LACANIENNE  
INTERNATIONALE  
ANTILLES

## ***Groupe d'études « Féminin, masculin »***

4 Mai 2013 , via Skype

Transcription non relue par **Françoise Rey**

Etude de la **leçon du 17 Déc 1992** , in séminaire de C. Melman *Linguisterie* .

**Françoise Rey** : L'année prochaine en Mai 2014 se tiendront à Grenoble des journées avec comme titre éventuel *La question féminine dans son rapport avec le refoulement* , et il y a cette idée que notre revue *Les feuillets psychanalytiques* fasse paraître à la fois les exposés, et que s'y ajoutent des textes petits ou grands sur ce même sujet. C'est à dire que des personnes intéressées par la question, qui ont des idées soit par rapport à la clinique, soit par rapport à la littérature, etc. puissent écrire quelque chose. (P. Berté : d'accord)

Cela m'intéresserait que vous des Antilles puissiez écrire sur votre clinique, sur cette question par exemple du refoulement.

Nous sommes plusieurs collègues responsables : Maryvonne Febvin, une collègue de Milan Marisa Fiumano, et Sylvie Lanfray de Valence.

Alors je vais faire porter mon prochain séminaire sur ce sujet, et j'aimerais travailler aussi ce thème avec vous ( P. Berté : oui) . Vous êtes invités, donc si vous souhaitez faire des exposés ou écrire, ce serait très bien. J'aimerais bien que vous participiez à ce thème du refoulement.

**P. Berté** : Merci beaucoup Françoise.

**F. Rey** : Alors nous évidemment nous pouvons continuer à prendre des textes, de commencer par Freud, puis Lacan, et de nos maîtres actuels que ce soit Melman ou que ce soit Hiltenbrand, pour travailler cette question. Alors si cela vous intéresse faites passer le message. (P. Berté : tout à fait).

Alors démarrons l'étude de la leçon du 17 Déc 1992. L'intérêt de ce texte \_\_ le lien avec le chap précédent je ne l'ai pas tout à fait trouvé \_\_ , mais ce chap a aussi un intérêt sur le lien entre la question féminine et la question phallique, et tient compte du Cotard. Je ne sais si vous en avez rencontré dans votre clinique, c'est quelque chose de très particulier, moi travaillant à l'hôpital de Savoie j'en ai rencontré un seul. Les Cotard sont des personnes qui disent qu'elles n'ont plus d'organes, certains disent qu'ils n'ont plus d'identité.

En lien avec ce que dit Melman à la fin du chap où il parle de ce monsieur Kabyle, dont l'instance phallique était en difficulté, il y a ce patient que j'ai suivi et qui est décédé tout de même de cet état. Alors dans les petits villages en France tout se sait, et il y a quelque chose de la morale, de l'ordre moral qui est très important, et ce monsieur avait l'impression que toute sa famille globalement tenait, que ça allait autour de lui, mais sa fille est décédée dans des circonstances d'adultère, et pour cet homme qui devait être déjà dans une mélancolie, cela a été un effondrement total.

Il y a donc cette question du phallique, il pensait que sur le plan de la morale, sur le plan de ce qu'il faut faire dans la vie, il pensait que tout allait bien dans sa famille, et voilà qu'il se retrouve avec un événement assez humiliant par rapport à ses valeurs. Et très rapidement dans les mois qui ont suivi cet événement il a été hospitalisé, et progressivement il a présenté un syndrome de Cotard.

Melman en parle comment c'est intrigant aussi cette négation, de pouvoir affirmer qu'on n'a plus d'organes, et au fur à mesure de cette désintégration psychique, au bout d'un moment le patient en est arrivé à dire qu'il n'avait plus d'identité.

Cette rencontre m'avait marquée.

Ce qui est très fascinant aussi, et Melman en parle dans ce chap, c'est que cela indique une relation au signifiant très particulière. Le patient parle avec la formule de la négation, mais qu'est-ce que c'est que cette relation au signifiant. Car ce sont des phrases tout à fait coordonnées. C'est délirant, c'est bouché bien évidemment, mais il pouvait dire tout de même comment cet événement l'avait détruit. Et comment l'illusion qu'il avait de sa vie familiale, à quel point cette illusion était tombée brusquement. « Tout le monde savait sauf moi », il y avait de ça. (P. Berté : oui) .

Cette relation particulière au signifiant Melman va l'expliquer. Il y a eu une intuition des médecins, des psychiatres de l'époque autour de cette clinique, d'avoir même dégagé le Cotard de la mélancolie, c'est une forme de mélancolie mais particulière, mais Melman nous dit que nous avons à nous dégager de la soumission au signifiant, de ce terme de « Délire des négations », car Melman dit que ce n'est pas ça. Où est la négation, où est le délire ? Il dit que ce qui l'intéresse là c'est le statut de la négation.

Il dit qu'il y a un traitement de la négation qui est classique : ou bien c'est A, ou bien c'est  $\neg A$ . Avec le syndrome de Cotard on est dans le  $\neg A$ , on est dans le « c'est pas ça ». On ne s'appuie pas sur le « c'est ça ».

Mais Melman dit que l'usage de la négation en français est bien plus complexe. Et il dit « organiser son propos autour de A et de  $\neg A$  c'est délirant » ! (rires) C'est assez étrange tout de même.

**P. Berté** : A et  $\neg A$ , c'est tout de même la pensée scientifique. C'est la question du tiers exclu. La science est organisée autour du tiers exclu.

**F. Rey** : Voilà. Alors Melman dit qu'il y a deux types de négation : l'une discordantielle, et une forclusive. Pour la discordantielle Melman donne l'exemple classique « *je crains qu'il*

*ne vienne* ».

( Marie-Line Louise-Julie : Où on entend une ambivalence)

Oui c'est ça. On ne sait pas s'il a envie qu'il vienne, ou s'il a envie qu'il ne vienne pas.

On entend l'ambivalence, on entend les deux dimensions, càd que ce n'est pas tranché entre A et  $\neg A$ .

Il donne d'autres exemples, puis il en vient à la *Verneinung*. Dont il donne les grands éléments : la négation pour Freud c'est une manière de connaître le refoulé, avec une sorte de suppression du refoulement.

**M-L Louise-Julie** : C'est la dénégation. ( F. Rey : Oui ) Une chose existe dans l'Ics, mais quand on dit « ce n'est pas ça », en fait on retrouve cet objet qui est refoulé. ( F. Rey : oui, tout à fait).

**F. Rey** : On le retrouve pour partie. Càd que pour Freud on a une reconnaissance intellectuelle, mais elle n'est pas complète.

Et c'est par le biais de la négation qu'on peut accéder à ce qui est refoulé. Et Freud dit « *la condamnation d'un fait est le substitut intellectuel du refoulement* ».

**M-L Louise Julie** : Cela me fait penser à des gens qui peuvent dire « *je ne dis pas ça pour te vexer* » (rires), càd que la personne peut amener son propos sous une forme négative pour rassurer l'interlocuteur, mais cette forme négative est tellement dans l'insistance qu'on entend qq chose qui ne peut pas se dire. C'est du même ordre.

**F. Rey** : Oui, c'est très juste. Et dans cet exemple que vous donnez, cela me fait penser à ce que dit Melman « *ce qui est refoulé en partie, ça fait partie de nous* », càd que nous n'avons pas à le prendre du côté du mal, du mauvais. Il le dit souvent.

**M-L Louise Julie** : Oui, est-ce que ce ne serait pas entaché, teinté d'une question religieuse ? Ce qui doit être conforme à la culture, ce qui a été « secondarisé » par la société, c'est que la société n'a pas bien fait son travail de maîtriser les pulsions, et donc

**F. Rey** : Oui ce qu'on a refoulé ce n'est pas très bon. Le sexuel en particulier.

**P. Berté** : Je trouve que cette remarque de Melman est très importante : de concevoir que le mal se trouve au niveau de l'Ics, cela entretient une certaine forme de paranoïa. Le retour du refoulé sera le retour du mal. (F. Rey : Oui) Donc dans la relation entre l'analyste et son patient cela peut entretenir une dimension paranoïaque. Tout comme le patient peut alors avoir une position parano par rapport à son Ics, l'analyste peut avoir une position paranoïaque par rapport au dire de son patient. Or Melman par ce qu'il propose, lève cette dimension. (F. Rey : Oui, bien sûr).

**F. Rey** : Oui , et dans notre clinique c'est très important de soutenir \_\_ en tout cas ne pas porter de jugement\_\_ des paroles à l'encontre des parents, etc. De ne pas porter de jugement sur ces paroles-là dans le cadre du travail. Et c'est une manière d'accueillir ce qui est refoulé.

Ce que dit Freud et qui est formidable, c'est que d'une certaine manière le registre de la négation ouvre la possibilité, la question du jugement, la capacité à juger. « *La négation permettant ce retour a rendu la pensée indépendante du principe de plaisir* ». Et du coup la capacité à juger s'en trouve complètement élargie, en admettant ce qui est refoulé. Melman le disait à propos de la jalousie chez les enfants : il ne faut pas trop limiter l'enfant qui jalouse son petit frère ou sa petite sœur. Il faut le laisser éprouver sa jalousie, et ne pas mettre cela trop vite dans le refoulement. Melman le dit souvent. Il faut que l'enfant puisse investir le petit frère ou la petite sœur avec ça.

**M-L Louise Julie** : Mais cela permet-il la formation réactionnelle ? Je pense à une patiente qui disait que quand elle était petite elle avait essayé de ... sa petite sœur. Sa mère avait analysé ça, mais elle en avait gardé un souvenir comme étant qq chose d'assez fort puisqu'elle en a reparlé et que cela se traduit dans sa relation aux autres, où elle a développé une sensibilité à l'autre, une culpabilité dans la relation à l'autre. Cela me fait penser à ça.

**F. Rey** : Tout à fait. Justement la capacité de vous dire ce lien, on peut imaginer qu'elle va pouvoir s'en trouver transformer un peu son lien aux autres.

**P. Berté** : Les différents formes de négation introduisent une souplesse (F. Rey : voilà) dans le fonctionnement du sujet et dans sa relation aux autres. Les formules de politesse sont travaillées par cette dimension-là.

**F. Rey** : En tout cas c'est la question de la souplesse psychique qu'on peut avoir à partir du moment où on intègre des sentiments un peu négatifs (P. Berté : tout à fait) dans son propre cheminement.

Et Melman va parler pour l'instance phallique de coupure, mais il dit que la procédure du tranchement qui est : soit A soit  $\neg A$  « *cette procédure du tranchement qui est volontiers justement recherchée par l'être moral, dans la mesure où nous pouvons conclure que du même coup ce qu'il aura refusé de lui même , c'est ce qui va constituer son être. Je veux dire que c'est ce qu'il va y avoir de vrai, c'est ce qui va être la vérité de son être* ». Et nous avons en tant qu'analystes nous avons une certaine résistance à l'égard de tout ce qui est dénonciation du mauvais.

Il poursuit « *je ne voudrais pas dire du même coup que le psychanalyste encourage ce qu'on pourrait appeler d'un point de vue moral le mal. En tout cas on ne peut pas dire que la position analytique soit d'encourager en qq sorte la lutte contre le mal. Puisque nous serions amenés à y voir seulement la lutte que le sujet exerce contre son propre défaut* ». Même s'il va faire porter se défaut par autrui comme tu l'évoquais à propos de la question de

la paranoïa, puisque ce défaut, c'est l'autre qui va le porter. Son propre défaut il va le faire porter sur le petit autre.

Et cette capacité, cette « souplesse » dont tu parles à faire travailler les deux dimensions, c'est le phallus qui permet cela, d'une certaine manière.

Melman dit que « *Le Cotard par ce mécanisme d'aliénation indique peut-être que le phallus n'est plus à l'oeuvre à ce moment-là* ».

Alors je me suis posée la question, est-ce que lorsque nous refusons de manière péremptoire, cela signifie que le phallus n'est pas à l'oeuvre à ce moment-là ? Et est-ce qu'à certains moments la question féminine n'est pas concernée par ce processus ? Puisqu'en théorie, concernant la question féminine, la castration n'est pas dite complète. (P. Berté : oui)

Justement il y a une phrase que je trouve extrêmement importante dans ce mouvement entre ce qui est là et ce qui n'est pas là, Melman dit « *l'essence phallique c'est ce qui fixe la validité et le sens du manque dans l'Autre* ». (P. Berté : oui) C'est-à-dire que ce qui manque, comment, par quel biais est-ce possible que cela vienne quand même ? Et dans *La relation d'objet* Lacan dit en particulier pour la question féminine, que pour les femmes ce qui n'est pas là, est aussi phallique que ce qui est là.

Le phallus, le phallique, en tant qu'il est cette instance castratrice et agent du refoulement, c'est lui qui permet la constitution de l'Œ. (P. Berté : oui) Et c'est cela le manque dans l'Autre. C'est aussi ce qui a été refoulé qui conditionne donc l'affirmation. Je me le suis formulé comme cela.

**P. Berté :** Françoise, il y a aussi la question des lieux, et la question de la topologie, c'est-à-dire que ce soit dans le tableau de la sexualité, ou dans le nouage borroméen, il y a des lieux différents où l'on peut situer l'instance phallique, et le signifiant du manque dans l'Autre. Cette inscription dans des lieux différents se trouve également dans le graphe du désir. (F. Rey : oui) Ce qui fait que même si dans un lieu l'instance phallique est « éclip­sée » pourrait-on dire, cela n'empêche que dans un autre lieu le signifiant du manque dans l'Autre continue à fonctionner. Bien sûr cette éclipse de l'instance phallique a des effets sur le signifiant du manque dans l'Autre, mais le signifiant du manque dans l'Autre est tout de même inscrit.

**F. Rey :** Oui, mais justement par rapport à ce que Melman dit là, le signifiant du manque dans l'Autre tient à condition que l'instance phallique ait fonctionné.

**P. Berté :** Oui. Parce que par rapport à ce que nous disions tout à l'heure ( non enregistré) concernant l'hypochondrie chez un sujet névrosé, ou peut-être même chez ce patient que tu as reçu \_\_ tu as bien dit qu'il parlait, tu peux nous dire s'il avait un Œ, s'il faisait des rêves, et puis hop ! à un moment l'instance phallique s'est éclip­sée, mais auparavant pour ce sujet elle existait d'une certaine façon.

**F. Rey :** Oui, je suis d'accord. Mais là où il en était il n'avait plus accès à quelque chose de l'ordre de l'Œ. (P. Berté : oui) Et cette ouverture n'était plus possible.

**P. Berté** : Par exemple pour une femme, si son homme la quitte, cela peut entraîner certains bouleversements entre le côté gauche du tableau de la sexualité et le côté droit, hein ? (F. Rey : Bien sûr).

**F. Rey** : Alors justement la question c'est que pour une femme si la castration n'a pas été aussi opérante que pour un homme, qu'est-ce qu'il en est de sa capacité à phalliciser, ou qu'en est-il de cette perte justement sur le plan phallique ? Ce que le Cotard nous indique au fond, c'est que ce sont les signifiants eux-mêmes qui ont perdu leur valeur phallique. C'est cela qui est intéressant. Comme les signifiants ont perdu leur pouvoir phallique, leur valeur phallique, du coup le corps n'est plus tenu, soutenu. Disons qu'il est bouché le corps (P. Berté : oui).

Car pour revenir à la question de départ, Melman dit : « *le syndrome de Cotard indique une relation au signifiant très particulière* », c'est ça, une relation au signifiant qui n'est pas vectorisée je dirais, par l'instance phallique. C'est intéressant de repérer quand on écoute quelqu'un que cette instance phallique n'est pas là, alors qu'il parle normalement.

**P. Berté** : Je fais un saut, c'est une connexion qui me vient, c'est que Melman dans *Nouvelles Etudes sur l'Hystérie*, parle de castration réelle côté femme. (F. Rey : Eh oui) Alors que ce serait une castration symbolique côté homme. (F. Rey : voilà )

**F. Rey** : C'est pourquoi je soulignais la remarque de Lacan dans *La relation d'objet*, où il dit que ce qui est valable pour une femme est aussi phallique que ce qui est là.

Alors dans l'hystérie peut-être que la castration serait réelle, c'est-à-dire qu'elle reste liée au pénis qui n'est pas là (P. Berté : oui) . Et que ce qui n'est pas là n'a pas été suffisamment phallicisé, pour des raisons d'histoire personnelle. Alors est-ce que dans l'hystérie il y a cela ? Et effectivement dans la question féminine, il y a bien aussi quelque chose de Réel. (P. Berté : oui) Effectivement cela m'a attrapée à travers ce chapitre.

**P. Berté** : Car il y a un moment chez la fillette où elle va renoncer à avoir la même castration que le garçon ? C'est-à-dire qu'elle va renoncer à ce que son organisation psychique soit comme celle d'un garçon, je me demandais si ce n'était pas cela la castration réelle chez la fillette, et côté femme.

**F. Rey** : **C'est-à-dire qu'elle renonce à ce que son organisation psychique soit sous le même mode que celle d'un garçon.** (P. Berté : voilà) Alors c'est la question féminine ça !

C'est-à-dire comment prendre en compte une organisation psychique qui est différente, et en faire quelque chose.

Et il y a un Réel.

**P. Berté** : Oui, un impossible, elle prend en compte un impossible. C'est pourquoi par rapport au patient dont tu nous a parlé, je me demandais si justement le décès de sa fille

n'avait pas introduit un Réel.

**F. Rey** : C'est peut-être la mort de sa fille qui a introduit chez lui \_\_ qui était déjà peut-être mélancolique, et avait peut-être une difficulté au niveau du phallique \_\_ une castration réelle, on peut le dire aussi. (P. Berté : oui). En tout cas le sentiment d'une déchéance, cette instance phallique avait été bafouée. (P. Berté : oui) C'est toujours important dans notre clinique de savoir où se trouve cette instance phallique. Comment elle s'exerce ? Qu'est-ce qui a fait que temporairement elle n'est plus là ? Voilà.

**M-L Louise-Julie** : Est-ce que vous pourriez donner un exemple, quand vous dites qu'il est important de trouver où est située cette instance phallique quand on travaille avec les patients ?

**F. Rey** : Dans l'histoire des patients, dans l'histoire d'une petite fille par exemple, est-ce que cette instance phallique est à l'œuvre ou pas ? Est-ce qu'il y a un moment dans l'histoire d'un sujet \_\_ garçon ou fille \_\_ , d'un sentiment de perte sur le plan phallique. Car cela a des effets symptomatiques. Et ces moments sont à retravailler, car c'est tout de même cette instance qu'il faut refaire circuler. Et si le sujet n'y arrive pas, il y a peut-être des biais pour que qq chose puisse émerger pour un sujet.

Je ne sais comment vous voyez cela, mais j'essaie toujours de voir ce qui a chuté à un moment donné pour un sujet. (P. Berté : oui)

**M-L Louise-Julie** : Par exemple si dans une famille il y a une séparation, cela arrive souvent en Martinique, les couples se séparent et le père s'en va. La mère se mettant à le dévaloriser, et à se plaindre. Du coup que peut-il en résulter chez le petit garçon, car il y a là une chute du père par rapport à la place idéale, je dirais ? Et l'enfant peut mettre en place des symptômes, dire qu'il y a qq chose qui ne va plus. J'essaie de rattacher à la clinique.

**F. Rey** : Bien sûr. C'est le quotidien de votre clinique cela, non ?

**P. Berté** : Oui.

**M-L Louise-Julie** : Avec des symptômes comme des pseudo-mutismes. Ce que l'on appelle de l'inhibition.

**F. Rey** : Alors c'est repérer cela, et repérer quand même ce qui a été phallicisant aussi pour l'enfant. Ce qu'il peut attraper de phallicisant pour lui. Car c'est cela qu'il faut toujours rechercher quand même.

**M-L Louise-Julie** : Ce qui peut l'aider à fonctionner malgré sa douleur .

**F. Rey** : Oui. Et pas en imaginant de faire revenir le père. On peut le faire intervenir à certains moments dans les affaires scolaires ou autres, mais ne pas maintenir l'enfant dans cette illusion qu'il va revenir. Il faut que cette instance phallique refonctionne en dehors de la présence du père.

Alors il va y avoir l'instance phallique sur le plan Imaginaire qui va fonctionner avec

l'aide de la mère : Il va être un soutien pour sa mère, c'est un peu limite on va dire, mais c'est déjà ça.

**M-L Louise-Julie** : Mon hypothèse c'est que ça pourrait l'inscrire dans un lien tellement fort à la mère qu'il devient son phallus imaginaire, son truc. (F. Rey : oui) Et cette place qui lui est donnée, puisque le père physiquement n'est pas là, il peut y avoir une collusion de la place de chacun, et cela peut faire de l'enfant quelqu'un d'insupportable à l'école. (F. Rey : bien sûr) Qui peut l'agiter, il devient trop phallique.

**F. Rey** : Alors il peut se trouver qu'il soit apaisé \_\_ pas forcément dans un premier temps \_\_ si la mère veut reprendre une relation avec un autre homme. Cela réintroduit le phallus quand même. ( M-L Louise-Julie : oui)

**P. Berté** : Je crois qu'il y a différents cas de figures, différentes configurations qu'on pourrait placer sur un tableau, selon que l'enfant devienne phallus imaginaire de la mère ou pas ? (F. Rey : oui) Si l'enfant maintient une relation avec son père ? Si son père lui parle régulièrement ou pas ? Si avant même la séparation du couple l'enfant était déjà placé en position de phallus imaginaire, et donc finalement le père est parti parce qu'il n'avait pas de place ? ( F. Rey : oui, voilà ) Enfin il y a différentes configurations qu'on pourrait placer assez précisément, il me semble.

Face aux symptômes de l'enfant, en consultant en CMP ou en cabinet, on pourrait dire que la mère introduit une forme de castration symbolique.

**F. Rey** : Tout à fait. Il est très important dans notre travail, je l'ai dit plusieurs fois et ne suis pas la seule, c'est que de plus en plus on fait participer la mère aux entretiens. Non pas aux entretiens avec l'enfant directement, mais on la reçoit régulièrement ce qui n'était pas le cas il y a quelques années. Et on introduit du phallique mais par la division subjective qu'elle met en place, du fait qu'elle parle. (P. Berté : oui, tout à fait) Et du coup on va lui permettre de se déplacer un peu, dans sa relation avec son fils par exemple.

**P. Berté** : Il me semble que les cas vraiment difficiles, où le symptôme ne bouge presque pas c'est quand la mère et l'enfant \_\_ que ce soit la fille ou le garçon \_\_ font quasiment couple. (F. Rey : oui) Quand il y a le véritable inceste au sens analytique avec la mère.

**F. Rey** : Oui, quand des mamans disent qu'il n'y a pas de soucis avec elle. Il y a des soucis à l'école, mais pas avec elle. (P. Berté : oui , tout à fait) Là on voit bien qu'il y a qq chose, et parfois c'est grave. C'est plus grave qu'un problème névrotique. ( P. Berté : oui)

Je fais une Analyse de la pratique dans une crèche, et il y avait le cas d'une petite fille qui ne parle pas à la crèche, mais qui parle à la maison soit disant. Et on peut s'inquiéter concernant l'enfant car pour la mère il n'y a aucun problème.

Melman dit : « *l'instance phallique n'y est pas, quand c'est bouché* », il le dit pour le syndrome de Cotard. Alors on pourrait dire que quand quelqu'un vient vers nous, il y a déjà une division, mais il y a aussi des gens qui arrivent sans qu'il y ait possibilité « d'effraction » sur cet ensemble qui est plein. (P. Berté : tout à fait) Il n'y a pas de trouage possible. Alors là, c'est difficile, compliqué.

**P. Berté** : C'est difficile car dans ce cas aucun des deux \_\_\_ ni l'enfant, ni la mère \_\_\_ qui consultent n'ont envie que ça bouge, on a un couple. Par rapport aux exemples auxquels je pense, ça a bougé quand l'un des deux a décidé de faire autrement. Et à ce moment-là cela a été un clash entre les deux. Par exemple une mère qui faisait couple avec son fils, et puis au bout de quelques années elle a rencontré un homme qui lui plaisait, et très rapidement elle a décidé qu'elle en avait marre des problèmes scolaires de son fils, et elle a alors décidé de placer son fils en internat, et du coup le gamin n'a pas compris, et elle a fait sa vie avec ce bonhomme.

**F. Rey** : On entend l'abandon tout de même . (P. Berté : Oui, tout à fait). Il peut y avoir effondrement pour l'enfant ? (P. Berté : oui, c'est fort possible). On voit bien toujours pareil, c'est le tranchement : ou c'est lui, ou c'est pas lui. ( P. Berté : voilà)

**P. Berté** : Mais cet acte de la mère n'a quasiment pas été verbalisé, elle n'a pas préparé son enfant. Cela a été un tranchement sans aucune discussion.

**M-L Louise-Julie** : On peut aussi se poser la question de la relation d'une mère à sa fille, quand une mère fait couple avec sa propre mère \_\_\_ la grand-mère de la fillette \_\_\_ et quand la mère se sépare de la grand-mère, et prend un logement pour y vivre avec sa fillette. Alors là c'est une question féminine qui se déplace. J'ai un exemple où après s'être séparée de la grand-mère, la mère allait moins bien, mais sa fillette allait mieux. (P. Berté : oui)

**F. Rey** : C'est intéressant car on pourrait dire que cela arrive souvent ces questions entre mère et fille, comme s'il fallait trancher là. Alors je me pose la question : comment ça se fait ?

**M-L Louise-Julie** : Au moment où la mère a tranché, elle ne sait plus où elle en est.

**F. Rey** : Oui tout à fait, mais elle avait besoin de faire cette démarche de déménager, ce qui est bien. ( M-L Louise-Julie : oui) Elle allait mieux après ?

**M-L Louise-Julie** : Justement non ! Mais le travail n'a pas pu se poursuivre. Ce n'est pas elle que je recevais, mais sa fillette. Mais j'ai trouvé qu'après avoir tranché cette femme s'est effondrée.

**P. Berté** : Des exemples de patientes qui font couple avec leur mère, il est très difficile pour elles de se séparer. Même si elles vivent avec un homme, elles se séparent de cet homme et reviennent au lieu maternel, et le discours entre la mère et la fille ne conçoit pas la séparation. La mère pouvant dire à sa fille « *mais non cet homme n'est pas bien pour toi, revient vivre avec moi !* » ( rires) Et c'est très difficile pour une femme de se sortir de ça. (F. Rey : oui)

**M-L Louise-Julie** : J'essaie de comprendre comment la question phallique se transmet. Les trois générations vivent ensemble, quand la mère quitte le lieu de la grand-mère il y a une des trois qui semble s'effondrer.

**F. Rey** : Oui c'est très intéressant ce que vous dites, c'est la fameuse difficulté entre mère et fille de se séparer. Il n'y a pas d'objet. Est-ce qu'il y a un objet qui les organise ?

**M-L Louise-Julie** : C'est cela ma question justement.

**F. Rey** : Eh oui

**P. Berté** : C'est-à-dire que concernant l'instance phallique symbolique, le fait de concevoir qu'il y ait un homme, qu'il y ait un père dans l'affaire, ou que des hommes puissent être dans l'affaire, ça ce n'est pas envisageable. La mère peut dire par exemple « *les hommes ne sont pas bien, revient vivre avec moi. Et puis ton père n'était pas bon, de toutes façons cela a toujours été un coureur. Reste avec moi car je n'arrive pas à trouver d'autre homme que ton père, mais de toutes façons ils ne sont pas bons* ». Donc on va vivre ensemble et ce sera mieux ainsi. (rires) (F. Rey : ça se passe entre femmes, ça c'est très important )

C'est-à-dire que par rapport à l'instance phallique symbolique les bonhommes sont virés.

**F. Rey** : Eh oui !

**M-L Louise-Julie** : Dans le travail qu'avaient fait les collègues, c'est l'enfant qui est donné à la grand-mère, quand la mère veut partir. Et dans l'exemple que j'ai donné, dans cette histoire, en quittant la grand-mère la mère n'est plus en position de phallus imaginaire de sa mère, sa fillette se met à mieux parler, donc elle récupère qq chose, la fillette essayant de devenir phallus imaginaire de sa mère, et la mère elle s'effondre ne pouvant plus être phallus imaginaire de la grand-mère, elle ne sait plus ce qu'elle peut être. ( F. Rey : tout à fait)

**P. Berté** : Mais le fait pour une femme d'avoir un enfant, c'est aussi un don pour son père à elle.

**F. Rey** : Mais j'avais lu des textes en Martinique qui disaient que la fille donnait l'enfant à la mère, faisait un don à la mère, et que ça permettait là éventuellement de se séparer. (P. Berté : oui).

**M-L Louise-Julie** : Alors que là cette femme est partie avec son enfant, elle ne l'a pas laissée à la grand-mère, et c'est là où qq chose semble ne pas s'articuler. (P. Berté : oui) Les femmes de cette famille ne parlent pas des hommes.

**F. Rey** : Mais cette femme, son désir ( de se séparer de sa mère) elle n'a pas pu le soutenir.

**M-L Louise-Julie** : Oui , c'est ça.

**P. Berté** : Mais si psychiquement cette femme n'est pas organisée par rapport à un homme, par rapport à son père, si elle est restée en couple psychiquement avec sa mère, c'est très compliqué pour elle de se séparer.

**F. Rey** : C'est-à-dire que là ça demande un travail personnel pour assumer sa démarche. ( P. Berté :

oui)

On pourrait s'arrêter là.

J'aimerais bien que nous gardions cette question en tête, et peut-être voir si nous pouvons la lier à la question du refoulement.

Mais classiquement on dit que quand on est une fille on ne se sépare jamais, (rires) , il n'y a pas de séparation véritable. Effectivement ça exige qu'un homme rentre dans le circuit, ça exige un certain nombre de choses, mais ce n'est jamais véritablement accompli je dirais.

**P. Berté** : Françoise, par rapport au refoulement, et à *La question féminine dans son rapport au refoulement* thème des futures journées, en tout cas dans ma pratique clinique aux Antilles \_\_ je ne sais Marie-Line ce que tu en penses \_\_ il y a par exemple chez les adolescentes ou les jeunes femmes certains symptômes corporels, somatiques, donc elles consultent chez les médecins généralistes, qui les adressent ensuite aux psychologues, des symptômes où justement la dimension de la métaphore n'est pas disons dépliée. Ce sont des jeunes filles ou femmes qui se demandent si la nuit il n'y a pas de fantômes qui viennent dans leur chambre, leur grand-mère leur a dit qu'un *dorlis* ( un fantôme masculin) pouvait se glisser dans leur lit la nuit, ce sont des femmes qui ont des difficultés avec le regard des femmes, ou le regard des hommes, et qui dans un premier temps ne font pas de connexions avec la dimension sexuelle.

Les médecins entendent tout de même qu'il y a une difficulté de cet ordre, nous les adressent, mais dans les premiers propos de la jeune femme la dimension sexuelle est refoulée. ( F. Rey : oui) Elles sont assez étonnées quand on leur dit : *vous parlez de fantômes, mais il y a « homme » là-dedans !* (rires) Et quand on déplie la métaphore comme ça, elles associent et hop les symptômes bougent.

**F. Rey** : Oui ce sont là presque les exemples de Freud avec les hystériques (P. Berté : oui, tout à fait) . Cf *Etudes sur l'hystérie*.

**M-L Louise-Julie** : Sauf que c'est l'imaginaire collectif ici, *dorlis* est un signifiant collectif (P. Berté : oui).

**P. Berté** : Oui on pourrait dire que cela fait partie du discours hystérique au sens de Lacan, du discours collectif, la dimension hystérique du social.

**F. Rey** : Je ne sais pas d'ailleurs s'il y a lieu d'employer tout de suite le mot hystérie, effectivement comme ça fait partie de la culture, mais bon ...

**M-L Louise-Julie** : Càd c'est la façon dont c'est pris dans la langue (F. Rey : oui, voilà) , ce signifiant là d'où il est parti, du créole. (P. Berté : je ne sais pas si c'est du créole) Justement il faudrait chercher, car c'est employé par tous. (P. Berté : en Martinique, oui). Comment une fille est prise par ce signifiant, qui vient dans le discours maternel, un signifiant qui est repris par la mère, la grand-mère, les femmes. (P. Berté : tout à fait)

**P. Berté :** Et ça, ça peut se rencontrer dans les familles où la dimension du sexuel a été évacuée. (F. Rey : oui) Alors que dans le social il y a une dimension sexuelle très crue.

**F. Rey :** C'est vrai que pour les enfants qui vont vivre avec les grands-parents, en tout cas avec la grand-mère, Melman en parle, et dit qu'il y a des syndromes de Cotard qui vont se développer en gériatrie. (P. Berté : ah oui) Des enfants qui ont été élevés par des grands-parents, ou par des parents âgés, c'est parfois marqué chez ces patients que le phallique a des difficultés, il n'a pas été en circulation comme chez des parents jeunes. Avec des grands-parents, le phallique peut ne pas être aussi brillant qu'avec des jeunes parents. (P. Berté : tout à fait)

**Prochaine date de réunion : le samedi 15 Juin 13h30 aux Antilles, 19h30 en France**